

OLIVIER MOINARD

Notre-Dame de Thermidor

SACD/ e_depo 2023

Ce texte est protégé par un dépôt à la SACD. /e_depo

Dans la catégorie : Spectacle vivant

Auteur : Olivier Moinard

Titre de l'œuvre : Notre-Dame de Thermidor

Numéro de dépôt : 000657024

Le Code de la Propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

Avant toute exploitation ou représentation, veuillez contacter l'auteur à adresses suivantes : oliviermoinard.auteur@gmail.com

Personnages : 4 : 2 femmes/2 hommes

1. Tallien : (*Député de Seine-et-Oise à la Convention Nationale. Représentant en mission à Bordeaux*)
2. Thérésia Cabarrus : (*Salonnière. Ci-devant marquise de Fontenay*)
3. Henriette de la Tour-du-Pin : (*comtesse de Gouvernet.*)
4. Un geôlier.

(la scène se déroule à Bordeaux et à Paris)

ACTE 1 SCÈNE 1.

(Maison Nationale à Bordeaux. Tallien est habillé en costume de représentant de la convention nationale, habit bleu, écharpe tricolore, chapeau à plume et sabre au côté. Il lit un courrier à voix haute)

Tallien — « Citoyens conventionnels : le 16 octobre 1793, appuyés par une armée révolutionnaire de deux mille hommes, nous sommes entrés dans Bordeaux. La ville est tombée sans résistance. Comme nous ne venions pas les mains vides et que des chariots chargés de grains nous accompagnaient, la foule affamée et exsangue nous a accueillis avec des branches de lauriers en criant, « Vive la République. La guillotine a été dressée sur la place Nationale, sous mes fenêtres, afin que je puisse en vérifier le bon fonctionnement. Le 18 octobre, nous avons créé un comité révolutionnaire de vingt-quatre membres et une commission militaire composée de sept hommes purs, incorruptibles et de fermeté reconnue ; tous sont de braves sans-culottes que nous n'avons pas tardé à surnommer "Les sept péchés capitaux", tant leur zèle à faire appliquer la justice révolutionnaire est expéditif et sans concession. Le premier renégat à en faire les frais est le chef de l'administration de la marine, Pierre Lavaugayon, accusé d'avoir livré Toulon aux Anglais ! La punition des coupables a commencé et ne finira que lorsque tous les chefs de la conspiration seront mis hors d'état de nuire.

Citoyens, nos collègues, l'esprit public se forme à Bordeaux, les méchants sont consternés, le peuple s'instruit, s'éclaire et bénit chaque jour l'heureuse Révolution qui l'a arraché aux mains des tyrans. »

Parfait ! *(il signe la lettre et la cachète avec de la cire)*

(Thérésia se présente dans l'entrebâillement de la porte.)

Thérésia — Bonjour, citoyen Tallien !

Tallien — *(haut)* Ah !

Thérésia — Je vous ai fait peur ? Vous m'en voyez désolé.

Tallien — Aucunement ! Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu veux citoyenne ? J'ai demandé expressément à ce que l'on ne vienne pas me déranger.

Thérésia — J'ai vu la porte entrouverte, je me suis permis...

Tallien — Ah, tu t'es permis ! Tu n'as pas été contrôlée ?

Thérésia — Non ! Je n'ai vu personne, hormis un messenger.

Tallien — Bon ! Qu'est-ce que tu veux ?

Thérésia — Je suis venu vous soumettre une requête, citoyen.

Tallien — Quel genre de requête ? Tu ne t'es pas présenté. Qui es-tu ?

Thérésia — Thérésia Cabarrus.

Tallien — Thérésia Cabarrus ? Tiens donc ! La citoyenne Cabarrus, mariée au ci-devant Jean-Jacques Devin, marquis de Fontenay ; ancien conseiller au parlement de Paris !

Thérésia — C'est cela !

Tallien — Ton mari est actuellement en fuite. Il est fiché sur la liste rouge des émigrés, traîtres à la patrie ! Et tu te présentes devant moi, sans sourciller. Sans craindre des représailles.

Thérésia — Quelles représailles ? Je n'ai rien fait. Nous allons divorcer. Je n'ai plus rien à voir avec cet homme. Je vais perdre mon titre de marquise, c'est une preuve de ma loyauté envers la République.

Tallien — Hum... ! Ça t'arrange bien. Dans un temps où les nobles et les aristocrates sont pourchassés, abandonner sa particule pourrait davantage être considéré comme étant un signe d'opportunisme ; un ultime recours pour échapper à la guillotine.

Thérésia — Ce n'est pas le cas, nous divorçons, car nous n'avions aucun amour l'un pour l'autre. Nous n'en avons jamais eu, d'ailleurs. Cet homme m'ignorait, il préférait aller voir les prostituées, et je le méprisais pour ce qu'il était, un goujat et un rustre.

Tallien — Ton mari est un imbécile ! Ou alors, il est aveugle.

Thérésia — Nous nous connaissons, citoyen. Vous ne vous souvenez pas de moi ? Nous nous sommes rencontrés chez Alexandre de Lameth à Paris, vous étiez son secrétaire ; déjà joli garçon à l'époque ! J'avais gardé de vous le souvenir d'un jeune homme charmant et courtois.

Tallien — Oui, oui ! Je me souviens. Tout ça, c'est du passé ! Que fais-tu à Bordeaux ? Seule, isolée, abandonnée par tes soutiens. Tu n'as pas peur ? D'un seul claquement de doigts, je peux te faire emprisonner.

Thérésia — Vous feriez cela ? Sous quel prétexte ?

Tallien — Nul besoin de prétexte, le Comité de salut public m'a remis les pleins pouvoirs. Si je considère que tu es une menace pour la Révolution, je donne l'ordre de t'arrêter et, dans l'heure qui suit, tu es emprisonnée au fort du Hâ ; sans aucune justification. Que trouves-tu à redire à cela ?

Thérésia — Ce serait dommage pour moi, je n'ai rien fait de répréhensible. Je sais que vous êtes tout puissant à Bordeaux ; c'est la raison pour laquelle je souhaitais m'entretenir avec vous. Ai-je eu tort ?

Tallien — Tout dépend de la nature de ta requête.

Thérésia — Je suis venu vous demander une faveur.

Tallien — Tu ne manques pas d'audace ! Quel genre de faveur ?

Thérésia — C'est au représentant de la convention que je suis venu m'adresser. Au

commissaire d'une république vertueuse qui sait où est son devoir envers les plus faibles.

Tallien — L'État sait où est son devoir envers les plus faibles ; le gouvernement jacobin ne travaille que pour leur salut. Les puissants sont chassés et dépouillés afin de redistribuer leurs richesses aux pauvres. Tu devrais le savoir.

Thérésia — Nous sommes d'accord sur ce point. Considérez-vous qu'une femme ayant perdu son mari, se retrouvant veuve avec deux enfants en bas âges, mérite que l'on s'occupe d'elle ?

Tallien — Ça dépend ! Qui est cette femme ?

Thérésia — Je suis venu plaider sa cause pour vous demander la levée des scellés de son appartement ; elle n'a plus d'endroit où dormir. Nous sommes fin octobre, l'hiver est déjà là, il fait froid et elle est seule et abandonnée de tous.

Tallien — Qui est cette femme ?

Thérésia — Madame Boyer-Fonfrède !

Tallien — Ce que tu me demandes là est impossible. Je regrette, je crois que tu as perdu le sens des réalités. Premièrement, je constate que tu n'as pas eu connaissance de l'arrêté que je viens de promulguer dans Bordeaux ?

Thérésia — Quel arrêté ?

Tallien — Décidément, tu es inconsciente. Sais-tu bien qui est cette femme ?

Thérésia — Je le sais, c'est une amie.

Tallien — Une amie ? Tu ne sais pas les risques que tu prends en venant ici, plaider la cause d'une ennemie de la République. Ton amie est la veuve et la sœur de deux Girondins exécutés à Paris dans la grande fournée. Girondins, que je suis venu combattre dans leur fief, je te le rappelle. Et tu me demandes de lever les scellés de son appartement ?

Thérésia — C'est une femme seule, qui ne représente aucun danger. Elle a tout perdu. Il ne lui restait que son logement où elle a ses effets personnels, elle ne peut pas se changer, faire sa toilette ni celle de ses enfants. On ne peut pas la laisser dans la rue ! Un peu d'humanité ne fait pas de mal.

Tallien — Décidément, tu ne manques pas d'audace. Pour commencer, si tu n'as pas eu connaissance de cet arrêté, je vais t'en préciser les termes. Je l'ai ici, je te le lis, tu comprendras mieux. (*il sort un papier d'un tiroir et il lit*) Arrêté du 25 octobre, tu vois, c'est récent ; il est interdit aux autorités, c'est à dire, à tous les représentants de l'État en fonction, moi inclus, de prêter une oreille attentive à toute espèce de sollicitation, surtout à celle présentée par une portion du sexe appelée autrefois « dames », en l'occurrence, toi, dont la séduction est le premier avantage et le seul mérite.

Thérésia — C'est donc le seul mérite que vous me reconnaissez ? La séduction ?

Tallien — Tu es une séductrice, c'est un fait avéré ! Le Tout-Paris que tu recevais dans ton

château de Fontenay en était témoin.

Thérésia — En d'autres temps, j'aurais trouvé cela flatteur, mais, lorsqu'il s'agit de sauver la vie d'une honnête femme, je pense davantage faire preuve de compassion, plutôt que de séduction. Ce n'est pas pour moi que j'ai entrepris cette démarche.

Tallien — C'est toi qui le dis ! Ce n'est plus la grande vie parisienne, que tu mènes ici, il n'y a plus de salon où tu peux parader, exposer tes bijoux et lancer des œillades enjôleuses. Tu dois difficilement supporter que l'on ne s'intéresse plus à toi et ne plus être le centre du monde. Alors, tu prends des risques en venant me voir, pour qu'à nouveau les regards se posent sur toi. Il n'y a rien de pire que l'ennui, je te l'accorde, mais ne viens pas me chanter ta sérénade sur la compassion, pitié !

Thérésia — Je ne savais pas que vous faisiez un si grand cas de ma personne. Suis-je donc si monstrueuse ? Mes actions ne trouvent aucune grâce à vos yeux ? Tout ce que j'entreprends est frappé du sceau de l'infamie ? Ne pouvez-vous donc pas déceler en moi une quelconque trace d'empathie, une infime lueur de désintéressement ? Mon père m'a enseigné les valeurs humanistes des lumières dès mon plus jeune âge ; Rousseau, Voltaire, Diderot, d'Alembert étaient mes livres de chevet. Mon père a toujours été un anticlérical forcené. J'ai tété le sein de la démocratie alors que je ne savais pas encore marcher. Dois-je me justifier encore ? Je suis une mère moi aussi, et j'ai pitié de cette femme. Est-ce là faire preuve de séduction ?

Tallien — Alors, pourquoi t'es-tu apprêtée avec autant de soin ? Ton parfum est si entêtant que j'en ai les sens retournés.

Thérésia — Préféreriez-vous que je me présente en exhalant une puanteur fétide ? Je pensais qu'en mémoire de notre rencontre chez Alexandre de Lameth, qu'en armant ma volonté du désir de revoir un vieil ami, je trouverais une oreille attentive à ma requête.

Tallien — Un vieil ami ? Nous nous sommes rencontrés deux fois, j'avais vingt ans, tu en avais seize. Nous avons échangé un regard, deux bonjours, trois bonsoirs. Il ne me semblait pas avoir eu le sentiment que nous étions amis. Il m'avait plutôt semblé que tu me prenais de haut, avec cette morgue qu'ont les aristocrates, ce mépris qu'ils affichent envers les classes inférieures.

Thérésia — Détrompez-vous, ce que vous preniez pour de l'arrogance n'était en fait que de la timidité.

Tallien — Ah ! De la timidité ! Tu as bien changé, alors ! Ce n'est pas la timidité qui t'étouffe apparemment.

Thérésia — Je défends l'innocence, est-ce mal ? Le soir, moi, je peux me regarder dans une glace ; heureuse d'avoir accompli une action digne d'une citoyenne vertueuse. Je peux me vanter d'avoir tenté de sauver une vie, j'espère que c'est votre cas ?

Tallien — J'ai une mission de salut public à appliquer, j'ai des comptes à rendre à Paris. *(on entend un roulement de tambour, le claquement sourd de la guillotine qui s'abat, venant de la fenêtre entrouverte, des applaudissements et des cris. Tallien note quelque chose sur un papier)*

Thérésia — Et cela vous plaît, manifestement, de tenir des comptes macabres. Qui est-ce cette fois-ci ?

Tallien — François Saige, l'ancien maire de Bordeaux.

Thérésia — Mon Dieu ! Un homme si gentil.

Tallien — Gentil, mais riche à millions !

Thérésia — Quelle horreur ! En sommes-nous là, un tel degré d'abomination ?

Tallien — Ce n'était pas mon choix ! Je l'ai regretté, mais la commission militaire a émis un avis différent, ils ont considéré qu'il était trop laxiste.

Thérésia — Laxiste ?

Tallien — Qui ne prend pas franchement parti est suspect. Tu devrais t'en inspirer !

Thérésia — Finalement, vous n'avez pas quitté votre emploi de secrétaire, mis à part le fait que ce ne sont plus des chiffres que vous alignez, mais des cadavres.

Tallien — Des rebelles, des prêtres réfractaires, des fédéralistes ; tous dissidents ! Du tout-venant d'accapareurs et d'agioteurs !

Thérésia — Je constate que vous avez bien appris votre leçon, on croirait entendre Marat. Je comprends, cela doit être gratifiant pour un jeune homme, d'être reconnu par ses pères, Danton et Robespierre. Quelle fierté, quelle gloire vous devez en tirer.

Tallien — Vas-tu te taire, à la fin ! Tu ne sais pas de quoi tu parles. La patrie est en danger, nous sommes en état d'urgence absolue. Attaquée de toutes parts ; par les forces coalisées d'Europe, par les conspirateurs émigrés, par les royalistes vendéens, par les Lyonnais et les Anglais à Toulon. L'ennemi autrichien est aux portes de Paris, devons-nous laisser ses partisans s'organiser pour qu'ils mettent sur le trône, l'héritier de la Couronne ? Et dois-je me justifier auprès d'une femme qui vient réclamer la clémence pour madame Boyer-Fonfrède ?

Thérésia — Son seul crime est donc d'être la femme de son mari ?

Tallien — Exact !

Thérésia — Je suis donc bien heureuse de vouloir divorcer. Les femmes sont quantité négligeable dans votre République. Elles n'ont pas droit au chapitre et, pourtant, elles représentent la moitié de la population.

Tallien — Militante féministe par-dessus le marché ?

Thérésia — Comme le dit Olympe de Gouge, « Les femmes ont le droit de monter à l'échafaud, elles devraient aussi avoir le droit de monter à la tribune ».

Tallien — Tu es bien remontée, dis-moi ! Ne crains-tu pas mon courroux ?

Thérésia — Qu'ai-je à perdre ?

Tallien — La vie ! Cela me semble déjà énorme.

Thérésia — À quoi bon vivre, s'il n'y a plus d'amour ?

Tallien — Hum ! D'amour ! Dis plutôt que tu te languis de tes salons, de tes bals et de tes prétendants ?

Thérésia — Non, de la courtoisie, du respect et des bonnes manières !

Tallien — Ce n'est plus d'actualité. Aujourd'hui, il faut être Jacobin, ou mourir !

Thérésia — Vous ne croyez pas ce que vous dites ? Vous, le protégé du marquis de Bercy, qui a été si bon avec vous !

Tallien — J'y suis contraint, ou c'est moi qui meurs. Chacun de mes faits et gestes est surveillé, décortiqué, analysé et envoyé à Paris. Chaque parole que je prononce, chaque écrit que je rédige sont implacablement retranscrits. Je ne peux me permettre aucun faux pas, j'ai les mains liées.

Thérésia — Ne ferez-vous donc rien pour cette femme ? Vos décisions sont pourtant indiscutables. Je vous conseille de passer outre les avis de la commission militaire...

Tallien — Ah, tu me conseilles, maintenant ?

Thérésia — Ainsi, vous affirmerez votre pouvoir et vous régnerez en maître à Bordeaux. Il n'y a que comme cela que vous obtiendrez le respect et l'admiration de la population.

Tallien — Ta phraséologie est empruntée à l'ancienne noblesse : pouvoir, règne, maître ! Fais attention à ce que tu dis !

Thérésia — Un grand chef se doit d'être magnanime. Si vous permettez à cette femme de recouvrer son logement, elle vous en sera éternellement reconnaissante et moi aussi, par la même occasion. C'est en imprimant votre marque que vous serez reconnu par vos pères et non pas en étant soumis aveuglément à leur autorité. Mais finissons-en ! : Un mot de vous, et vous ne me reverrez plus jamais. Je partirais avec le sentiment du devoir accompli, avec la satisfaction d'avoir tout tenté pour sauver cette femme.

Tallien — Où veux-tu aller ; grossir les rangs des émigrés ?

Thérésia — Non ! Je n'ai nulle part où me réfugier. Je comptais sur notre entrevue pour m'autoriser des perspectives, mais je vois que je me suis fait des illusions.

Tallien — De quelles perspectives parles-tu ?

Thérésia — Je pensais naïvement trouver en vous un ami, un soutien, une épaule sur laquelle reposer ma pauvre tête... Mais oublions cela, j'en ai déjà trop dit !

Tallien — Que puis-je espérer avoir en retour si j'accède à ta requête ?

Thérésia — Ma reconnaissance éternelle !

Tallien — Rien de plus ? C'est maigre pour un si grand service !

Thérésia — C'est moi qui vous rends service, en vous montrant humain, vous posséderez les cœurs et votre réputation traversera les frontières.

Tallien — Hum... ! Tu y tiens vraiment ! Je ne suis pas certain de pouvoir agir : il y a un obstacle et il est de taille, il s'appelle « Le citoyen Lacombe », le président de la commission militaire. Il est cruel et sans pitié.

Thérésia — C'est vous qui l'avez installé à son poste. Ne pouvez-vous pas le révoquer ?

Tallien — Comme tu y vas ! (*On entend quelqu'un qui chante la Marseillaise à tue-tête. Il regarde par la fenêtre*)

Thérésia — Qu'est-ce qui se passe ? (*elle regarde également par la fenêtre*)

Tallien — L'imbécile !

Thérésia — Mon Dieu ! Il danse devant la guillotine ; il est ivre ! Quelle horreur, tout ce sang ! C'est abominable !

Tallien — C'est le poète Marandon, greffier et rédacteur du *courrier de la Gironde*, accusé de propagande fédéraliste, reconnu coupable de haute trahison. Il a bu pour se donner du courage.

Thérésia — Mais... mais comment pouvez-vous vous repaître d'un tel spectacle ? C'est monstrueux !

Tallien — Je fais mon travail : n'abuse pas de ma patience ! (*il ferme la fenêtre*) Oublions cela ! Et calme-toi, ou tu risques d'attirer l'attention sur toi : tu n'es pas en posture d'affronter la commission militaire. Je ne te promets rien pour ton amie, je vais faire mon possible pour la tirer de ce mauvais pas.

Thérésia — (*elle montre la fenêtre*) Vous voulez laver votre conscience de ce crime !

Tallien — Tu refuses la main que je te tends ?

Thérésia — Elle est pleine de sang.

Tallien — Non, regarde, elle est propre. Ne te trompe pas de cible, je ne fais qu'obéir aux ordres.

Thérésia — Rien de plus ? Vous êtes étranger à ce drame ?

Tallien — Ponce Pilate a livré le Christ au bourreau, et pourtant il s'en est lavé les mains. Nous ne sommes que des commissaires de l'État qui accomplissons avec zèle les missions que la Convention nous a confiées. (*on entend un roulement de tambour, le bruit sourd de la*

guillotine qui s'abat, puis des applaudissements et des cris)

Thérésia — Seigneur ! Pauvre homme !

Tallien — Je te répète que nous sommes en guerre. Nous agissons dans un cadre purement juridique, légalement, en conformité avec les principes de la constitution de 1793.

Thérésia — Belle constitution, si elle autorise le crime.

Tallien — Ce ne sont pas des crimes, auxquels tu assistes, ce sont des actes de salut public. Ces personnes sont des ennemies de l'État.

Thérésia — Et moi, qui suis-je à vos yeux, une ennemie ?

Tallien — Tu pourrais le devenir ! Si tu ne prends pas garde, je ne pourrais plus te sauver.

Thérésia — Vous voulez me sauver ?

Tallien — Il me semble que ce serait dommage d'abîmer un cou aussi gracieux.

Thérésia — C'est seulement mon cou qui vous intéresse ? Malheureusement, il est attaché à mon corps ; si vous le voulez, il faudra le séparer de ma tête.

Tallien — Ne me tente pas, le hachoir n'est pas loin ! Pourquoi me provoques-tu, pourquoi prends-tu des risques inconsidérés.

Thérésia — Je veux savoir à qui j'ai affaire. Je veux connaître l'homme qui tient Bordeaux dans sa main.

Tallien — Et alors, quelle est ta conclusion ? As-tu appris quelque chose ?

Thérésia — Je pense qu'il subsiste un espoir.

Tallien — Pour moi ou pour toi ?

Thérésia — Pour vous !

Tallien — Ah ! Maintenant, c'est toi qui veux me sauver ?

Thérésia — Tout à l'heure, vous étiez prêt à me jeter en prison et à présent vous vous inquiétez pour mon cou ; je me dis que, peut-être, vous portez un peu d'intérêt à ma personne.

Tallien — Ça te plairait, n'est-ce pas ?

Thérésia — Si c'est le cas, pourquoi me menacez-vous ? Pourquoi simulez-vous l'indifférence ? Pourquoi vous donnez-vous des airs redoutables ?

Tallien — Je le suis ! Crois-moi, tu devrais me craindre !

Thérésia — Et pourtant, je ne vous crains pas.

Tallien — Je pense qu'à part moi, tu ne peux plus compter sur personne dans cette ville et c'est la raison pour laquelle tu es venue me trouver.

Thérésia — Et donc ? ... Je suis à votre merci ?

Tallien — Tu l'es !

Thérésia — Si vous voulez me parler, je serais à mon hôtel à partir de vingt et une heures, nous reprendrons cette conversation sous de meilleurs auspices. Inutile de vous préciser de quel hôtel il s'agit, je suppose que vous le savez déjà !

Tallien — Hôtel Franklin !

Thérésia — Parfait ! Salut et fraternité citoyen !

Tallien — Je vois que tu t'adaptes vite. J'y serais ! (*elle sort.*)

NOIR

ACTE 2 SCÈNE 1.

(Hôtel Franklin. L'appartement de Thérésia est richement décoré de tentures et de tapis. Dans le boudoir, il y a : Un forte-piano avec beaucoup de cahiers de musique sur une chaise ; une harpe ; une guitare sur un canapé. Un chevalet avec un tableau commencé ; une boîte de couleurs à l'huile, des pincesaux, une table à dessin. Un secrétaire ouvert rempli de papiers ; une bibliothèque avec de nombreux livres en désordres. Un métier à broder avec du satin monté. Tallien est nonchalamment allongé sur une Ottomane. Thérésia joue d'un instrument, passe à un autre, puis s'installe à son chevalet.)

Thérésia — Comment trouves-tu cette peinture ? C'est un dégradé de couleur. Je me suis inspiré de madame Vigée-Lebrun, la portraitiste de la reine...

Tallien — Je sais qui est madame Vigée-Lebrun ; c'est une royaliste forcenée !

Thérésia — Tout de suite les grands mots.

Tallien — Elle est en fuite. Elle est passée par la Suisse, avant de rejoindre l'Italie ; et on sait de source sûre qu'elle se trouve à présent à la cour du Tsar, où elle complotte à n'en pas douter contre la république.

Thérésia — Pauvre femme, elle a dû souffrir le martyre lorsqu'elle a appris qu'ils avaient exécuté la Reine ; elles étaient très amies, quelle douleur ! D'ailleurs, je ne voulais pas parler de politique, j'admire l'artiste, voilà tout ! Cette femme est un génie. Tu vois ces petites touches délicates qui remontent en vagues, le tout apposé sur un fond plus sombre ; eh bien,

c'est sa marque de fabrique. J'essaye de l'imiter, dans la mesure du possible.

Tallien — Il y a longtemps que cette technique existe, Léonard de Vinci l'utilisait déjà, ça s'appelle un fondu !

Thérésia — Ce n'est pas vraiment un fondu ! Tu t'y connais en peintures ?

Tallien — Parfois, je me demande ce que je fais là. Si ma place est ici, avec toi, entourée de tout ce luxe, alors que dehors la révolution gronde.

*Si vous voulez lire la suite, contactez l'auteur à l'adresse
oliviermoinard.auteur@gmail.com*